NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

123 N° 4 October-December 2001

Une introduction à « C'est moi la vérité » de Michel Henry

Claire COUTELIER (scm)

p. 603 - 613

https://www.nrt.be/en/articles/une-introduction-a-c-est-moi-la-verite-de-michel-henry-528

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

NRT 123 (2001) 603-613
Cl. COUTELIER, S.C.M.

Une introduction à «C'est moi la Vérité» de Michel Henry

I. – La méthode utilisée

Ce qui saisit d'emblée le lecteur de *C'est moi la vérité*[1], c'est la pensée par opposition qu'exerce Michel Henry. Sans cesse, il réfute longuement beaucoup de choses avant d'affirmer ce que lui-même pense. On pourrait exposer le contenu de son livre sous la forme d'un tableau à deux colonnes; dans la première, on y présenterait la manière ordinaire de concevoir *la vérité, l'histoire, la vie, la nature, l'individu, la naissance, la temporalité, la parole, la sensibilité, l'affectivité, l'homme, Dieu, la foi, l'agir, l'éthique, la loi, la philosophie, la phénoménologie, la christologie,* etc.; dans la seconde colonne, on inscrirait en vis-à-vis ce qu'en dit Michel Henry. Ce serait une méthode pour comprendre la nouveauté et l'originalité radicales des concepts qu'il propose.

Cependant, bien que cela ne manquerait pas d'intérêt, j'ai décidé de ne pas situer ma réflexion à ce niveau, celui de l'analyse des concepts proposés par Michel Henry. Pourquoi? Parce que tout son effort de pensée tente, justement, de nous faire découvrir qu'il y a un autre genre de vérité que la vérité théorique, objective et indifférente que l'on peut toujours, par exemple, dégager d'un texte. Voyez la façon dont je viens de parler: quand on évoque la vérité des textes, on emploie spontanément une expression du genre «dégager la vérité d'un texte». C'est là où le bât blesse, selon Michel Henry. Si la vérité d'un texte, il faut la «dégager», cela veut dire qu'elle ne colle plus aux choses, que cette vérité est en dehors de la réalité, qu'elle est comme vidée de sa chair, creuse ou suspendue en l'air[2]. Certes, c'est un genre de vérité, mais elle a un goût de trop peu.

Manifestement, pour penser comme il pense, Michel Henry a dû savourer une vérité plus pleine, une vérité «puissante» (p. 15) — celle qui est propre au christianisme, dit-il — au point

---

1. HENRY M., *C'est moi la Vérité. Pour une philosophie du christianisme*, Paris, Seuil, 1996, 347 p., 140 FF. ISBN 2-02-025986-9.
2. Cf. *ibid*., p. 15-17, 21-34, 55-56, 83-84, 88-89, 93-94, 98-100, 124, 184, 200, 208-209, 214, 216, 247, 268-274, 276, 279, 286-287.

qu'après cette expérience, tout autre genre de vérité semble fade et insignifiant (voir p. ex. p. 10, 19 et 71). Dans ce cas, il doit bien *penser par opposition* (voir p. ex. p. 66-68), ou plutôt par *inversion* (p. 110, 151, 185), par *paradoxe* (p. 244-248) et même par *exclusion* (p. 124, 181): *c'est ce qu'il a vécu qui l'impose*. Ce qui importe, à mon avis, est de se demander *de quelle «plénitude» (p. 255) une telle pensée*[3] *et des concepts aussi nouveaux ont pu jaillir. Quel bonheur goûté et vivifiant a demandé d'écrire un tel livre?*

Tel est l'angle sous lequel j'ai choisi de relire plusieurs fois le livre *C'est moi la Vérité*. Tel est également l'angle que j'ai choisi pour vous introduire à la pensée de Michel Henry[4]. J'ai voulu prendre au sérieux ce qu'il dit; j'ai voulu entrer dans sa prise de distance par rapport au savoir théorique, et j'ai désiré approcher de l'intérieur ce qu'il a pu vivre pour avoir été amené à ce qu'il appelle «une phénoménologie de la vie».

Mon entreprise n'était pas facile car dans son livre, Michel Henry, comme tout bon philosophe, ne parle pas à la première personne du singulier. Pour rejoindre ce qu'il a pu vivre personnellement, sans tomber dans le travers de la projection inconsciente, je n'avais qu'une solution: analyser le plus rigoureusement possible son livre et m'en tenir fermement à ce qui y est dit, et non à ce que j'en pensais[5]. J'ai donc lu plusieurs fois le livre. J'ai tout d'abord colorié tous les passages où Michel Henry explicite sa pensée propre; ce qui correspond à la seconde colonne du tableau que j'ai évoqué. Ensuite, j'ai repéré dans ces passages-là,

---

3. Pour avoir un «échantillon concentré» de la pensée de l'auteur, on peut consulter les pages suivantes: 68-70, 74-77, 79-80, 84, 87, 95, 112-119, 124-128, 132-140, 172-174, 202-209, 231-235, 244-265, 275, 282-284, 289-291, 313-320, 323, 338-339.

4. Le présent article fut d'abord transmis, sous forme d'exposé oral, à des étudiants de l'Institut d'Études Théologiques à Bruxelles.

5. Sans doute convient-il de justifier la méthode suivie avec plus de précision. Le philosophe qui considère le «Je pense donc je suis» de Descartes, envisage tout ego transcendantal en général comme vérité universelle; par ailleurs, l'énonciation du «Je pense donc je suis» est bel et bien «de Descartes». Semblablement, le contenu de *C'est moi la vérité* de Michel Henry est constitué de vérités universelles, communes à la phénoménologie de la vie, d'où elles proviennent, et au christianisme; en même temps, parce que la vérité universelle porte en elle l'ipséité d'un soi concret, elle n'est possible que dans une vie singulière, qui rend ici témoignage.

Un exemple est peut-être fourni par Michel Henry lui-même: d'abord publié de façon partielle sous le titre — imposé — «*Le bonheur* chez *Spinoza*», son premier écrit philosophique, dans sa récente édition intégrale (Beyrouth, Univ. S. Joseph, 1997), retrouve le titre initial: «*Le bonheur* de *Spinoza*».

les phrases contenant le pronom personnel «nous» ou l'adjectif possessif «notre». J'y ai aussi surligné les phrases où l'auteur utilise des expressions comme: «seul celui qui», «celui à qui», «tout homme l'apercevant», «l'homme qui», «l'ego qui», «le vivant qui», «chacun»…, c'est-à-dire où Michel Henry ne parle pas en général, mais se réfère à l'expérience particulière d'un être singulier. Enfin, j'y ai relevé tout ce qui concerne l'affectivité. Ce travail d'analyse étant fait, il me fallait réorganiser le matériau ainsi dégagé, pour rejoindre, par approches successives, ce qu'a pu vivre Michel Henry. C'est le résultat de ce travail que je vous livre.

II. – Le déploiement de ce qu'a pu vivre Michel Henry

La première chose que l'on peut affirmer de cette expérience, c'est qu'elle est liée au *corpus des textes du Nouveau Testament*. Non seulement Michel Henry définit d'emblée le christianisme comme «ce qui se trouve exprimé dans un ensemble de textes désignés sous le titre de Nouveau Testament» (p. 7), mais surtout, tout son livre — y compris son titre[6] — est truffé de très nombreuses citations du NT, en particulier (mais pas uniquement) de Saint Jean.

Plus précisément, cette expérience est l'expérimentation de *la puissance «qui n'appartient qu'à Dieu»*, et qu'Il a déployée en ressuscitant le Christ mort (p. 15). Il s'agit d'une expérience spirituelle: l'expérience d'une puissance de vie (p. 72), de la puissance de la Vie éternelle (p. 190, 192), que Dieu «communique à qui bon lui semble, faisant que ce qui est ne soit plus ou bien que ce qui est mort soit vivant» (p. 13, 84 et 206). Il s'agit donc d'une expérience de salut (p. 190, 192, 206). Michel Henry a écrit son livre pour que nous sachions, nous aussi, quelle est la grandeur extraordinaire de la puissance de Dieu (cf. Eph 1,19, cité p. 15) et qu'«il n'est qu'un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, agit en tous et est en tous» (Eph 4,6, cité p. 72).

Cette expérience puissante, liée à la Parole des Écritures (p. 288-291), est l'expérience de Dieu qui donne *d'entendre* quelque chose d'inouï, qui donne *d'entrer* là où on n'a aucune prise et aucun accès autrement (p. 17, 38-40, 72, 193-199, 208). Comment l'auteur peut-il exprimer ce qui est tout à coup devenu parlant pour lui, ce qu'il a pu goûter ainsi? Il peut le faire par

6. *C'est moi la vérité* évoque Jn 14,6.

métaphores, en recourant à des symboles comme le feu ou l'eau et en disant par exemple, qu'il a bu de l'eau vive comme les cerfs ou qu'il a entendu des paroles de vie (cf. p. 41-42, 204-205, 268-277).

Expérience surprenante: quelque chose se passe, une Parole d'Écriture devient parlante, et ce qu'on en comprend n'est pourtant pas le fruit de la pensée humaine. Expérience de dépassement: l'écrivain et philosophe Michel Henry s'est senti dépassé par ce qui lui advenait ainsi, s'est découvert comme dépossédé de sa puissance de penser, devenue insipide et impuissante en comparaison de ce qui lui était donné d'éprouver.

Expérience bouleversante. *Bouleversement émotionnel* dans lequel Michel Henry a su tout à coup ce qu'est la vie, ce que depuis toujours il savait sans le savoir (p. 291). Bouleversement émotionnel qui l'a ouvert à ce qu'il est (p. 129), à sa propre essence (p. 291). Sa condition humaine tout entière s'est trouvée soudainement placée «sous une lumière qu'aucune pensée, aucune philosophie, aucune culture ni aucune science n'avait encore osé projeter sur elle» (p. 93). Ouverture émotionnelle à sa condition d'homme (p. 129, 131) que nul savoir théorique n'a préparée et à laquelle aucune connaissance ne prédispose (p. 208). Seul, l'Esprit qui souffle où il veut (p. 291) y conduit (p. 208).

Expérience intérieure, touchant Michel Henry dans sa chair la plus intime et la plus personnelle, dans l'immanence radicale de son vivre (p. 135); *là où il fait l'épreuve intérieure de sa vie* (p. 51) et où il n'y a ni «dehors» ni «monde» (cf. p. 131); là où il s'éprouve comme un soi vivant, c'est-à-dire comme «quelque chose qui s'éprouve soi-même, qui sent, qui s'angoisse, qui souffre et qui jouit, qui agit, qui veut et qui ne veut pas» (p. 335).

Épreuve, d'emblée, du *malheur d'être né* (p. 260), de devoir vivre sans l'avoir voulu. Malheur de n'avoir jamais pu décider s'il voulait ou non venir dans la vie, dans cette vie qui est précisément la sienne. Ainsi donné à lui-même comme vivant, Michel Henry sentait violemment qu'il était radicalement passif à l'égard de sa propre vie, qu'il la subissait dans un subir antérieur à sa liberté et indépendant d'elle (p. 265). Il sentait qu'il menait la vie qui est sienne sans en être jamais la source (p. 192). *Sentiment d'impuissance*; *passivité* (p. 137). Il souffrait ce qu'il est, se souffrait lui-même, se supportait et supportait sa vie, *se trouvant chargé de lui-même sans l'avoir voulu*. Et ce rapport pathétique à lui-même, ce souffrir, était justement ce qui le joignait à lui-même, l'attachait à lui-même, si bien qu'il ne pourrait jamais se

décharger de cette charge (p. 137, 249-250). N'est-ce pas, en effet, le propre de la souffrance d'être rivée à soi sans pouvoir rompre le lien qui la lie à elle-même, sans pouvoir se séparer de soi (p. 136-137)? N'est-ce pas en cela qu'elle est oppressante et qu'elle s'éprouve comme elle s'éprouve, comme une sensation pure, une pure impression immergée en elle-même, incapable de prendre le moindre recul par rapport à soi, de se séparer ou de se détacher de soi (p. 201)? Combien lui était lourde cette charge de se souffrir et de se supporter lui-même; mais combien lui était plus lourd encore le fait de ne pouvoir s'en décharger. Il aurait tant voulu pouvoir échapper à lui-même, fuir; échapper au lourd fardeau d'être constamment assailli par soi, écrasé sous son propre poids (p. 137-138). Mais cela est impossible. Si bien que, sous ce fardeau dont il ne pouvait se défaire, ce souffrir s'est changé en une souffrance insupportable, s'est changé en *angoisse*. Angoisse ne venant d'aucun événement extérieur, mais provenant du plus profond de lui-même, angoisse consubstantielle à sa vie de vivant (p. 137, 251, 284).

Mais paradoxalement, ainsi jeté, écrasé en lui-même dans cette souffrance, livré à lui-même dans cette angoisse, accablé sous ce fardeau qu'il est pour lui-même et dont il ne peut se décharger, s'éprouvant lui-même, il faisait l'expérience de soi, c'est-à-dire: *il était du même coup mis en possession de lui-même comme vivant; il s'étreignait, s'emparait de lui-même, se nouait en quelque sorte* (p. 243), *était placé à l'intérieur de lui* (p. 173), *touchait à chaque point de son être* (p. 147, 163) *et jouissait de lui*. Quelle jouissance! Jouissance de jouir de soi. Plaisir d'être vivant, de s'éprouver soi-même. Sentiment heureux d'être lui-même, d'être celui qu'il est, Michel Henry, irréductible à tout autre, éprouvant ce qu'il éprouve et sentant ce qu'il sent, à la différence de tout autre *car c'est lui qui l'éprouvait et lui qui le sentait*. Sentiment de satisfaction, de plénitude (p. 255). Bonheur de coïncider (p. 173, 244) avec lui-même, d'être en possession de lui-même, c'est-à-dire de ne faire qu'un avec lui et avec tout ce qu'il porte en lui et qui lui appartient, comme les pouvoirs de son corps (prendre, se mouvoir, toucher, frapper, soulever, déployer ses membres de l'intérieur, bouger les yeux, etc.) et les pouvoirs de son esprit (le pouvoir de former des idées, des images, le pouvoir de vouloir, etc.) (p. 172). *Quel bonheur il ressentait d'être ainsi en possession de chacun de ces pouvoirs*, de telle façon qu'ils étaient vraiment siens et que c'était vraiment lui qui était libre de les mettre en œuvre (p. 171-176, 244-245). Heureux sentiment de liberté!

Mais voilà que cette joie n'a duré qu'un temps, qu'il était redevenu malheureux, *préoccupé*, soucieux (p. 180-182, 192) de son image (p. 188) et plein de convoitises (p. 184). Il lui manquait quelque chose. Il se sentait malheureux, non pas à cause de tribulations diverses ou à cause des circonstances: non, il était mécontent de lui-même. Sa propre incapacité à accomplir ses désirs et ses projets, ou aussi ses hésitations, ses faiblesses, son manque de courage, provoquaient au fond de lui-même le *mal-être* qui l'accompagnait tout au long de sa lugubre existence (cf. p. 166). Il *désespérait* de lui-même (p. 167). Il avait beau réussir des tas de choses, il avait faim; une soif le tenaillait.

C'est dans cette épreuve, c'est en éprouvant cette faim à dimension de vie, qu'il lui a été donné de boire de l'eau vive en entendant dans le Nouveau Testament le Christ dire (cité p. 260):

> «Moi, j'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas» (Jn 4,32);
> «Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé» (Jn 4,34).

Faire la volonté du Père (p. 210), il sentait qu'il avait à le faire, lui aussi; il sentait que cela le nourrirait comme cela nourrissait Jésus. Et il se souvenait de la parabole du Bon Samaritain (p. 210) et de ce qu'il avait appris des «œuvres de miséricorde». N'y a-t-il pas «sept œuvres de miséricorde corporelle»? Nourrir ceux qui ont faim, vêtir ceux qui sont nus, soigner les malades, racheter les captifs, visiter les prisonniers, etc. Quant aux œuvres de miséricorde spirituelle, il se souvenait de celles-ci: instruire les ignorants, convertir les pécheurs, consoler les affligés, pardonner à ses ennemis, prier pour les vivants et les morts (p. 210).

Et dans les conditions concrètes qui étaient les siennes, dans sa vie ordinaire la plus simple, il a fait la première œuvre de miséricorde qui s'est présentée à lui. Il a porté aide et assistance à telle(s) personne(s) en situation de besoin ou de détresse (p. 211). En s'occupant ainsi de malheureux, il laissait là ses propres affaires, toutes ses préoccupations relatives à lui-même ou à ses intérêts (p. 210); il s'oubliait (p. 213), ne se regardait plus et ne désirait plus être vu. Il ne se souciait plus de lui, il cessait d'agir en vue de lui-même (p. 213-214); la seule chose qui comptait à ses yeux, c'était de *faire* la volonté du Père qui est dans les cieux (p. 215). Faire, c'est-à-dire, faire effort, peiner, souffrir et cela jusqu'au moment où la souffrance de cette peine s'est changée en une joie extraordinaire (p. 218). Joie d'éprouver en lui l'irruption de la Vie, la Vie de Dieu (p. 215). Expérience extraordinaire par

laquelle Michel Henry sentait que sa vie s'était changée en celle de Dieu lui-même (p. 210). C'était comme si, en accomplissant l'œuvre de miséricorde, en pratiquant l'oubli de soi dans lequel tout intérêt pour lui-même était écarté, aucun obstacle ne s'opposait plus au déferlement de la vie en lui (p. 214). Voilà que dans cet oubli de tout ce qu'il est pour lui-même, il s'était ouvert au Christ (p. 214). Voilà que dans cet oubli et par lui, se révélait non pas son propre agir, mais Celui qui lui donnait d'agir: le Christ; et cela parce que, comme le dit Saint Paul: «Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi» (Ga 2,20) (p. 213).

Michel Henry *se sentait sauvé* puisqu'il lui avait été gratuitement donné d'éprouver en lui la Vie de Dieu, la Vie éternelle, la Vie absolue qui n'a ni commencement ni fin. Il se sentait sauvé car il lui avait été donné de vivre de cette vie qui ne meurt pas (p. 190, 192). Quelle joie! Mais aussi quelle leçon! Car il comprenait que cette vie nouvelle qu'il éprouvait en lui, était *la seule et unique vie*. Que cette vie nouvelle à laquelle il était parvenu, la seconde vie, n'était que la première (p. 207), originaire.

Il comprenait combien il *s'illusionnait* si souvent en s'attribuant l'ensemble des dispositions et des capacités découvertes en lui. Il sentait combien il s'illusionnait en se prenant pour la source des pouvoirs de son corps et de son esprit, lorsque donné à lui-même, il se trouvait en possession de ces pouvoirs. Oh oui, comme il s'illusionnait lorsque, dans son plaisir d'éprouver le plaisir d'être lui-même et de vivre, il s'éprouvait en fait comme son bien propre, s'éprouvait lui-même comme ce qui venait de lui et ainsi lui revenait, comme ce qu'il avait en quelque sorte produit lui-même. Combien il s'illusionnait en s'éprouvant comme se suffisant à lui-même, ne tenant que de lui-même ses possibilités d'agir, de se sentir et de jouir (176-179, 212-213, 258-259)!

Maintenant, dans l'œuvre de miséricorde qu'il avait faite pour accomplir la volonté du Père, il avait retrouvé la Puissance dont il est né et qui elle-même ne naît pas. Il était né une seconde fois. En cette seconde naissance, lui avait soudain été donné d'éprouver sa naissance éternelle (p. 291). En cette re-naissance, il avait retrouvé la Vie (p. 214). Il lui avait été donné de retrouver dans sa propre vie la Vie absolue qui ne cesse de l'engendrer (p. 192). Il avait retrouvé la puissance, plus intérieure à lui-même que lui-même, qui le donne à lui-même, et continue d'œuvrer en lui sans qu'il le sache (p. 207). Maintenant qu'il avait éprouvé en lui la seule vie qui soit — cette puissance qui dans son auto-donation donne à soi toute vie concevable —, il sentait qu'il avait vécu de

sa vie propre, de sa vie à lui purement et simplement, qu'il avait vécu de ses pensées, de ses désirs et de ses plaisirs, qu'il s'était enfermé en lui-même (p. 319), tandis que la puissance qui le donnait à lui-même demeurait pour lui dans *un oubli insurmontable*. Maintenant, *il lui avait été donné de surmonter cet oubli, de renaître et d'échapper à la mort* (p. 208).

Voilà comment l'œuvre de miséricorde qu'il avait accomplie, avait conduit Michel Henry au salut (p. 214). L'agir impliqué dans cette œuvre n'était plus celui d'un pouvoir qui lui était propre. Dans l'œuvre de miséricorde qu'il avait accomplie, son pouvoir propre avait été reconduit à l'hyperpouvoir de la Vie absolue. *En elle s'était produite la substitution décisive en vertu de laquelle son agir accompli dans le souci des choses, des autres ou de lui-même en vue de lui-même, avait cédé la place à l'agir originel de la Vie qui l'a donné à lui-même; et d'être ainsi donné à lui-même, lui a aussi donné le pouvoir de se donner* (p. 226).

Oui, maintenant, il sentait que, de même qu'il n'a et n'a jamais eu la capacité de se propulser et de s'établir dans la vie, de se rendre vivant lui-même, pas davantage il n'aurait eu la force — à supposer que la vie ait coulé en lui à la manière d'un flot indéterminé, d'une vie sauvage, anonyme (p. 161) — de réunir cette vie avec soi, et la réunissant de la sorte, d'édifier en elle le vivant singulier qu'il est (p. 140). Autrement dit, il comprenait que non seulement ce n'est pas lui qui s'est donné à lui-même, mais que ce n'est pas lui non plus qui peut se joindre à lui-même (p. 147). Il comprenait que «Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi» signifie que le Christ se tient en lui comme la force qui, l'écrasant contre lui, fait sans cesse de lui ce quelqu'un, ce «moi» qu'il est (p. 147-148). Il sentait que c'est le Fils qui l'a jeté en lui-même (p. 148), qui lui a donné la possibilité de s'emparer de lui-même, d'être celui qu'il est, absolument singulier et incomparable, différent de tout autre (p. 156, 164-165). Il comprenait qu'*il n'a d'accès à lui-même et qu'il ne peut être lui-même, ne peut se joindre à lui-même, qu'à travers le Christ, lui qui a joint à elle-même la Vie éternelle, se faisant en elle le premier Vivant* (p. 146). Il réalisait qu'il ne peut se rapporter à lui-même, toucher à chaque point de son être, s'éprouver lui-même et jouir de soi (p. 163) qu'à travers le «s'éprouver soi-même» du Fils unique en lequel la vie se joint à elle-même (p. 146). Autrement dit encore, il sentait que jamais il ne parviendrait en soi de façon à pouvoir être lui-même, il ne saurait rassembler la vie dans son «unité avec soi» qui n'est autre que son ipséité (p. 188), si le Fils unique ne lui

fournissait la substance de sa propre Ipséité (p. 146). Il sentait qu'il n'est ancré en lui-même à jamais que par la force du Premier Vivant qui, le donnant à lui-même et le liant à lui-même dans son étreinte pathétique, a fait de lui celui qu'il est. Lorsqu'il a affaire à lui, il a donc d'abord affaire au Christ (p. 148-149). Et s'il a affaire à un autre, il a d'abord affaire en lui au Christ. Et tout ce qu'il lui fait, il le fait d'abord au Christ (p. 149). Ainsi, il saisissait que le Christ n'est pas seulement le médium entre l'homme et Dieu, mais qu'Il est d'abord le médium entre chaque moi et lui-même (p. 147).

Émotion sans limites en laquelle son «se sentir soi-même» (p. 54) qui habite chacune de ses joies et de ses souffrances, de ses craintes et de ses plus humbles sensations, ainsi que chacun de ses désirs (p. 57), s'est éprouvé comme celui de la Vie absolue en lui et ainsi comme sa propre essence, comme cette essence de la vie qui est aussi la sienne (p. 291). *Bouleversement pathétique en lequel il s'est soudain éprouvé comme Fils*, comme donné à soi dans une vie qui ne se donne pas elle-même à soi mais qui est donnée à soi dans la donation à soi de la Vie absolue qui est celle de Dieu (p. 192). *Ayant perdu sa condition de Fils, il l'avait retrouvée, il était rené à cette Vie unique et absolue* qui, de s'affecter elle-même et de se donner elle-même à soi, ne connaît pas la mort (p. 206).

Fils dans le Fils, il reconnaissait alors la vérité que disent les Écritures (p. 289-290) et il savourait ces paroles du Fils unique:

> «Voici que je renouvelle toutes choses. C'est fait! Moi je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. À celui qui a soif je donnerai gratuitement de l'eau de la source de la vie. Ce sera le lot du vainqueur: je serai son Dieu et il sera mon Fils» (Ap 21,5-7; cité p. 204).
>
> «Quiconque boit de cette eau-ci aura soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif; bien plus l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissant pour la vie éternelle» (Jn 4,13-14; cité p. 260).
>
> «Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau: c'est moi qui vous soulagerai. Prenez sur vous mon joug et mettez-vous à mon école: je suis *doux et humble de cœur*; et vous trouverez du soulagement pour votre être, car mon joug est agréable et *mon fardeau léger*» (Mt 11,28-30; cité p. 261).

Combien il goûtait aussi de l'intérieur les béatitudes: heureux ceux qui souffrent (p. 252-253), ainsi que les malédictions qui les suivent dans l'Évangile de Luc: «Malheur à vous qui êtes repus maintenant, car vous aurez faim» (Lc 6,25; cité p. 255-260).

Il saisissait maintenant de l'intérieur tant de paroles que le Christ disait de lui-même[7], et il savourait comme jamais les écrits de l'Évangéliste Jean où le Christ ne cesse de se révéler Fils du Père[8]. Tout devenait lumineux dans cet Évangile, son prologue en particulier (p. 100-106). Tout devenait parlant pour lui.

Et voici comment il s'expliquait les choses: Dieu le Père est la Vie[9] absolue, la Vie capable de s'engendrer elle-même, la Vie qui s'apporte elle-même en soi, la Vie capable de se jeter en soi et de vivre. Ce qui est engendré de ce jaillissement de vie, c'est le Fils premier-né et unique, le Premier Vivant, le Christ qui s'étreint lui-même, s'éprouve lui-même et jouit de soi de telle façon que cette étreinte de soi dans laquelle le Fils s'étreint lui-même n'est pas différente de l'étreinte dans laquelle le Père se saisit et s'empare de soi (p. 76).

Le Père ne s'éprouve lui-même que dans le Fils (p. 79). C'est de cette façon que l'auto-engendrement du Père implique en lui l'engendrement du Fils et ne fait qu'un avec lui. Autrement dit, l'engendrement du Fils consiste dans l'auto-engendrement du Père et ne fait qu'un avec lui. Pas de Vie sans un Vivant. Pas de Vivant sans la Vie[10] (p. 80).

C'est ainsi qu'il lui était donné de comprendre la relation d'intériorité réciproque[11] du Père et du Fils (p. 88, 160, 190).

Conclusion

Et c'est sur cette méditation, qui permet de deviner la densité des développements rationnels qui ont jailli d'une pareille expérience, que je conclus, en espérant que le lecteur pourra apprécier, d'une façon juste, le mode de penser de Michel Henry, les nouveaux concepts philosophiques qu'il propose, et la réelle cohérence de sa «phénoménologie de la vie». Phénoménologie

7. Cf. p. 82, 92, 94-99.

8. Voir p. ex. p. 84-89, 96-99, 113-118, 145-167.

9. «Avant d'être vivant, il est lui-même la Vie, l'éternel parvenir en soi en lequel celle-ci s'engendre éternellement elle-même» (p. 95).

10. «Il ne faut pas dire: en s'engendrant elle-même la Vie génère le Vivant… Il faut dire: la Vie s'engendre elle-même comme ce Vivant qu'elle est elle-même dans son auto-engendrement» (p. 80).

11. Cette relation d'intériorité réciproque consiste dans «l'étreinte du Père avec soi comme son étreinte avec le Fils et comme étreinte de ce Fils avec son Père» (p. 160).

radicalement originale, qui ne rejette nullement dans l'insignifiance la faculté de penser de l'homme, mais la «circonscrit» seulement (p. 301) et en fonde la possibilité parmi les nombreux pouvoirs du corps et de l'esprit humains.

Puissions-nous exercer cette faculté, c'est-à-dire réfléchir et raisonner à partir de la pensée de Michel Henry, en reconnaissant le précieux outil qu'elle constitue pour la philosophie et la théologie[12], tout en gardant notre cœur doux et humble en présence du «Père de tous, qui est au-dessus de tous, agit en tous et est en tous» (Eph 4,6, cité p. 72); tel est le bonheur que je souhaite!

B-1310 La Hulpe Claire COUTELIER, S.C.M.
rue G. Bary, 65

Sommaire. — À partir d'un angle d'analyse particulier du livre *C'est moi la Vérité* de Michel Henry, l'article tente d'introduire à la pensée de Michel Henry, en prenant distance par rapport à toute vérité théorique que l'on pourrait dégager de l'ouvrage et en cherchant à approcher l'expérience que l'auteur a pu faire du genre de vérité propre au christianisme et qui l'a amené à penser une phénoménologie de la vie.

Summary. — The A. proposes here her own approach to Michel Henry's *C'est moi la Vérité*. Leaving aside all kinds of theoretical truth which one might find in the book, she tries to come close to Henry's experience of the specific truth of Christianity, which has led him to sketch a phenomenology of life.

12. Personnellement, je pense que la phénoménologie de la vie telle que la conçoit Michel Henry, est un outil philosophique extraordinaire pour la théologie morale, en particulier.